

Jean-Jacques Schuhl : « Je ne suis pas heureux du tout »



Jean-Jacques Schuhl en 2000. (Ulf Andersen / Aurimages)

L'auteur de « Ingrid Caven », prix Goncourt en 2000, a eu des visions fulgurantes qu'il a consignées dans un court récit, aussi enjoué que crépusculaire.

Par [Didier Jacob](#)

L'OBS. Publié le [12 février 2022 à 14h44](#)

« Si je n'ai pas quelque chose qui me motive, une rampe de lancement, je n'écris pas. C'est pour ça que j'ai écrit très peu, cinq ou six livres. Il me faut un déclic. » Depuis « Rose poussière », manifeste d'une nouvelle élégance littéraire qu'il publie en 1972, Jean-Jacques Schuhl s'est donc fait rare : il s'est passé vingt-quatre ans entre son deuxième livre (« Télex n° 1 », 1976) et son troisième (« Ingrid Caven », 2000) – pour lequel il a obtenu le prix Goncourt et qui dresse le portrait de la femme de sa vie : la chanteuse Ingrid Caven –, et huit ans entre son précédent ouvrage (« Obsessions », 2014) et son nouveau roman. C'est dire que la parution d'un nouveau livre de Schuhl fait figure d'événement. Il a écrit celui-ci après avoir survécu à une grave hémorragie. Pourquoi a-t-il eu des visions, comme celle de Mahmoud Ahmadijé, l'ancien président iranien ? La réalité est-elle un leurre, et qui tire les ficelles ? Ce sont les questions auxquelles répond ce court récit, qui est à la fois enjoué et navré, ludique et crépusculaire. En somme, du Schuhl tout craché.

LIRE AUSSI > [« Allô c'est Jean-Jacques Schuhl. J'ai une proposition à vous faire... »](#)

L'OBS. Dans « *les Apparitions* », vous révélez quelques-uns de vos secrets d'écriture. C'est votre « *Discours de la méthode* » ?

Jean-Jacques Schuhl. Ma méthode, c'est d'écrire des passages, souvent pas dans l'ordre, et puis je fais du montage, pas à la fin, comme dans un film, mais au fur et à mesure, sans arrêt. Avec ce désordre, les associations d'idées ou d'images se font mieux, comme c'est le cas dans une psychanalyse. J'essaie d'avoir une écriture associative, « analytique ». Je dis que je me vois comme un chirurgien parfois. Il faut entendre colle-ciseaux, greffes, tout en restant fluide car je suis aussi attaché à une écriture hypnotique : je suis beaucoup allé au cinéma !

Vous évoquez votre goût de la citation, du collage.

Oui. Et dans ce livre ça a été Mallarmé et Yeats, le poète irlandais prix Nobel. Tous les deux ont écrit un poème avec comme titre « *les Apparitions* ». Yeats a eu des apparitions souvent, profanes comme les miennes. J'ai aussi « collé » un article et un titre de journal, et je ne sais quoi d'autre encore. Mais j'ai tenu à conserver la ligne d'un récit. Quand je fabrique un livre, j'aime faire s'enchaîner des citations. J'aime être une sorte de Monsieur Loyal, un peu comme Henri Langlois à la cinémathèque le faisait avec des films. J'ai les livres essentiels autour de moi, Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Eliot. Et Yeats. Au fur et à mesure, ils entraînent dans la danse.

Vous dites aussi que vous aimez les bifurcations, les parenthèses. Ne pas trop prévoir.

C'est une écriture en résille. Les réseaux sont très à la mode, que je n'aime pas d'ailleurs, alors j'emploie plutôt ce mot de résille. Plutôt le bas résille que le réseau social !

« Ce qui a déclenché l'écriture, c'était ces cinq apparitions »

Vous racontez que ce livre a été écrit à la suite d'une expérience traumatique, une très forte hémorragie. Ça a été le moteur de votre travail ?

Ça a été limite. Je ne m'en étais pas aperçu et c'est mon docteur au téléphone qui m'a dit que j'étais en train de perdre mon sang, au vu des analyses. J'ai donc été hospitalisé. Mais ce qui a vraiment déclenché l'écriture, c'était ces cinq apparitions. Elles sont le cœur du livre. Ça a été pour moi incroyable, car je ne suis pas croyant, pas religieux. Sans parler des expériences avec les drogues : Michaux, les Beat américains, tout ça ne m'intéresse pas. Je n'ai d'ailleurs jamais pris de drogues très fortes. Et quand j'en ai parlé à un anesthésiste, et que je lui ai demandé si les drogues administrées pour m'endormir auraient pu expliquer le phénomène, il m'a répondu que non, pas à sa connaissance.

Ces visions étaient très réalistes...

Elles étaient mystérieuses et effrayantes et j'ai eu l'impression qu'elles ne venaient pas de mon cerveau, qu'elles m'étaient présentées et imposées de l'extérieur. Par qui ? Le Diable ? Elles reflétaient la barbarie et la violence de notre temps, violence sociale quotidienne puis violence d'Etats totalitaires, et moi au milieu, ou plutôt mon double affolé, un corps flottant incapable de se relever. Je me suis apparu à moi-même dans cinq situations pas possibles !

Comment avez-vous fait pour tirer de cette expérience post-opératoire un livre aussi joyeux ?

Très vite, à l'hôpital, j'ai pris des notes. Je devais mettre des mots sur ces images. Je voulais essayer de comprendre ce que j'avais vu, et aussi que tout ça passe dans ce que j'appelle un peu prétentieusement l'univers des formes. J'ai essayé ça. Parce qu'alors on peut, sans complètement dépasser tous les drames, ni même les sublimer, mélanger le grotesque et le sublime, comme je l'ai toujours fait, à la manière de Baudelaire.

Mais ce côté ludique ?

Il faut le mettre sur le compte des mots, des verbes, de la littérature. Il y a une force intrinsèque, autonome des mots. Peut-être parce que j'étais en état de faiblesse et de vulnérabilité, et je pense justement qu'un bon écrivain, à la suite de Kafka, doit avoir une certaine faiblesse. Un auteur qui a trop de pouvoir, qui est trop puissant, je mets en doute qu'il puisse être un bon écrivain. Hemingway lorsqu'il est devenu fort, puissant, célèbre, riche, héros de « Paris-Match », n'était plus un bon écrivain.

Vous avez le sentiment que, lorsque vous écriviez « Rose poussière », votre premier livre, il y avait déjà cette vivacité, cette gaieté du style ?

« Rose poussière » est très rigide. Statique. L'écriture n'est ni très souple ni mobile. Je lis constamment, je pense que c'est ce qui m'a fait m'améliorer. Je lis Raymond Queneau, les Américains, le bon Hemingway, celui des nouvelles de sa première période. Des choses où il n'y a aucune boursouffure, pas la moindre graisse. C'est ce que je vise maintenant. Et vivant. Vivant.

LIRE AUSSI > [Raymond Queneau, poste restante](#)

« Parler de moi m'aurait dégoûté à l'époque de "Rose poussière" »

On a du mal à vous imaginer heureux au milieu de tout ce qu'on vit. Est-ce que notre époque vous navre entièrement ?

Je ne suis pas heureux du tout. Pas malheureux particulièrement, mais c'est terrible en effet. Ça ne date pas d'hier, je m'en plaignais déjà au moment de « Ingrid Caven ». Ça a commencé à se dégrader après les années 1970-1980 avec l'arrivée en masse des technologies et la première épidémie, le Sida. Mais aujourd'hui c'est terrible. On ne voit plus de perspectives. Je ne parle pas seulement du virus. C'est la mort de l'art. Ce n'est quand même pas rien. On va me dire ce sera l'art sous une autre forme. Mais en aucune manière comparable à l'art des images tel qu'on l'a connu depuis l'âge des cavernes jusqu'au cinéma. Avec les plateformes, Netflix et tout ça, le cinéma est en train de s'en aller, et rien que ça, c'est terrible.



La chanteuse allemande Ingrid Caven, compagne de l'auteur (ici en 1983).

Comment va Ingrid Caven ?

Elle va bien, elle a eu la maladie d'Arnold. Elle a peut-être trop travaillé Schoenberg, c'est ce qu'elle dit, on plaisante là-dessus. Ça touche la première cervicale, et ça la fait beaucoup souffrir. Mais elle est en studio pour enregistrer des textes qu'elle a écrits sur des musiques expérimentales du cinéaste Albert Serra. Elle a le chant, comme moi j'ai les mots. Un pas à côté de la violence barbare...

On a l'impression que vous êtes sur une lancée nouvelle. Est-ce vrai ?

C'est plus facile maintenant, en un sens, parce que tout à coup je me suis mis à parler de moi alors que c'est quelque chose qui m'aurait dégoûté à l'époque de « Rose poussière » et encore après. Mais comme le monde extérieur est devenu ce qu'il est, un désastre, je me suis retourné sur moi en essayant de me tenir quand même à distance. Sur moi en étant comme un autre, comme dit l'autre. Faire comme Leiris, si on peut. Etre l'ethnologue de soi-même. D'autant que la route a l'air plus dégagée quand on écrit à la première personne.

LIRE AUSSI > [Quand les surréalistes criaient : « A bas la France ! »](#)

Propos recueillis par Didier Jacob.

***Les Apparitions*, par Jean-Jacques Schuhl, Gallimard, 90 p., 12 euros.**

Version longue de l'entretien paru dans « L'OBS » du 10 février 2022.

Jean-Jacques Schuhl, bio express

Né en 1941 à Marseille, **Jean-Jacques Schuhl** est l'auteur de plusieurs romans. Il a aussi écrit un recueil de nouvelles, « Obsessions » (2014).

Par [Didier Jacob](#)